

LE MANGEUR
DE LIVRES

STÉPHANE MALANDRIN

LE MANGEUR DE LIVRES

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions du Seuil, janvier 2019
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-193-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Je dédie cet ouvrage
aux bibliothécaires et aux libraires,
premiers assis à la grande table
des Mangeurs de livres ;
et à ma mère, qui a le meilleur coup
de fourchette que je connaisse.*

« ... car les héros sont de terribles mangeurs ; ils mangent, ils mangent si bien qu'ils affament le monde ».

GUSTAVE FLAUBERT, *RABELAIS*

« Je crois que l'ombre de monseigneur Pantagruel engendre les altérés, comme la lune fait les catarrhes. »

RABELAIS, *PANTAGRUEL*

1

Je sais que le temps est à la pensée ce que l'air est à l'oiseau, qu'entre deux battements d'ailes l'oiseau s'appuie sur l'air pour avancer, qu'entre deux pensées l'homme s'appuie sur le temps pour ne pas tomber ; je sais que l'air c'est le ciel, que le temps c'est l'Histoire ; je sais que dans le ciel l'atmosphère n'est pas homogène : quand deux points situés côte à côte subissent une pression différente, il y a du vent ; je sais que ce n'est plus seulement l'oiseau qui se déplace, c'est l'air lui-même qui emporte l'oiseau, tourne autour et le déstabilise ; je sais que dans le temps c'est la même chose : lorsque deux

jours situés côte à côte subissent une pression trop forte, ce n'est plus la pensée de l'homme qui avance dans le temps, c'est le temps qui avance, emporte l'homme et le déstabilise.

Je sais tout cela car je suis mangeur de livres ; je les consomme comme du bon pain, j'en fais des tartines et des mouillettes, j'en fais des rondelles de saucisse, des tripailles, des pâtés, je suis passé maître dans l'art d'accommoder les livres, je suis le ventre couronné, le ventre fait roi, le digestif sacré, j'en ai des recettes à gogo, dans mes poches, dans mes valises, dans mes tiroirs, je les mets dans ma bouche, je les mastique, je les avale, je les digère, je les déguste, je les rote, je les défèque, j'en fais des phrases et d'autres livres qui sortent

de moi comme des geysers, je suis un mangeur de livres et même « le » Mangeur de livres, puisqu'à cette date, je suis le seul vrai Mangeur de livres par vice et réputation – et voici mon histoire.

2

Ma mère avait subi le destin tragique des Juifs convertis d'Espagne qu'on appelait *marranos*, c'est-à-dire cochons, parce qu'à force de leur en faire bouffer pour prouver leur foi catholique, ils en avaient pris le triste nom.

Elle et son mari José vendaient du bois de fuste calle Siete Revueltas de Séville. Comme d'autres, cherchant la paix et las d'être persécutés, ils avaient embrassé la religion catholique, et, comme d'autres, ils trouvaient que c'était pire que d'être juifs, car ils étaient continuellement surveillés par la population qu'excitaient certains ordres mendiants, convaincus de débusquer

l'Antéchrist dans chacun de leurs gestes.

À cette époque, on tuait ceux qui s'abstenaient de lard, mangeaient des œufs crus lors du décès d'un frère, mettaient une nappe propre le vendredi, changeaient le linge le samedi. María en avait eu assez et, à la mort de son frère qu'elle adorait et qui ne s'était pas converti, elle s'était rendue à son enterrement. À son retour, elle avait dit au curé qui lui en avait fait le reproche que son frère serait sauvé « parce qu'il était un bon Juif ». La preuve était faite : elle judaïsait et apostasiait la sainte foi catholique en secret. Un mardi d'avril 1476, les chrétiens brûlèrent sa boutique, bastonnèrent son mari à mort, et l'encordèrent à

son âne qu'ils conduisirent Puerta de Goles, enflammèrent sa queue et s'en retournèrent sans même apprécier les sauts de cirque que la bête faisait vers le Guadalquivir.

Brûlée au visage et aux mains, elle se jeta à l'eau, croyant mourir, le voulant sûrement, quand un pêcheur du nom de Fernando Suarez la sauva. L'homme était vieux et pansa ses plaies. Comme elle n'était pas en sûreté, elle supplia les occupants d'un navire de commerce de l'aider. Le navire faisait route vers le Portugal d'où il comptait se rendre à Madère pour y charger deux mille arrobes de sucre.

Sitôt débarquée à Lisbonne, maman rencontra une vendeuse de poisson du nom d'Esther Espinosa, laquelle

l'hébergea contre l'écaillage de ses morues, au nord du Rossio, sur une pente de la colline du Paço Real, derrière l'impasse des cloutiers et des vendeurs de fil, dans une ruelle si puante que ses habitants la surnommaient la rue *Merderon*. C'était un boyau de boue et d'ordures qu'une rigole de sang d'un abattoir voisin irriguait le jour. Le soleil incendiait les odeurs, les effluves de viandes s'écrasaient dans celles qui montaient du Tage, les bêlements des moutons prenaient le goût du poisson.

Rosa da Silva et ses huit marmots vivaient entassés dans une salle basse, faite de bois et de torchis, entre les vendeurs de poulaillies, d'œufs et de venaisons. Ça criait, ça gueulait, ça pleurait, les mules écrasaient les pieds

des passants, on finissait contre les murs, et les seaux d'ordures tombaient des fenêtres. Rosa avait quelques amis qui l'aimaient, elle et ses braillards, dont un potier d'étain prénommé Ubaldo, qui avait mauvaise haleine mais savait le latin ; Valerio, un joueur à la rebec, qui tenait des rossignols dans une cage pour les faire chanter l'hiver, et Gustavo, un corneur à la turelurette qui s'était cassé la main et n'avait plus jamais joué. Rosa da Silva avait immédiatement aimé ma mère, María Cardoso.

Les deux femmes se lièrent d'amitié, pleurant ensemble le mari qui les avait abandonnées (car celui de Rosa venait aussi de mourir) et qui les avaient laissées enceintes du même mois. Un matin de janvier 1477, la vieille Esther fut